

La transcription du nominatif -ων dans les noms propres grecs des inscriptions latines de Rome

Gérald PURNELLE

Abstract. This paper contains a study about the way roman carvers transcribed the nominative forms of greek nouns ending with -ων. Two latin endings exist, -o and -on, with unequal proportions and different origin. Their function in the orthographical system is studied here by statistical method.

Keywords: Latin epigraphy, Greek nouns, tran- **Mots-clés :** épigraphie latine, anthroponymes grecs, transcription.

Dans ma thèse de doctorat¹, j'ai étudié la façon dont certains phonèmes grecs sont transcrits dans les inscriptions latines de Rome; il s'agissait des phonèmes aspirés (les trois occlusives thêta, khi et phi, le rho initial et l'aspiration initiale) et d'upsilon. Les noms propres d'origine grecque contenant ces phonèmes et attestés dans ces inscriptions forment un corpus d'environ 22 500 occurrences, que j'ai traité au moyen d'une méthode statistique. Tous ces phonèmes ont pour particularité d'être étrangers au système phonologique latin; consécutivement, leur transcription posait problème aux graveurs romains.

La notation de chacun de ces phonèmes se signale par l'existence, aux mêmes époques², de deux (ou trois) graphies concurrentes, l'une ayant un statut

¹ *Étude quantitative d'un problème d'orthographe latine : la transcription d'upsilon et des phonèmes aspirés dans les anthroponymes grecs des inscriptions de Rome*, Université de Liège, 1991. Elle fera prochainement l'objet d'une publication dans la «Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège», dont le titre encore provisoire est *L'usage des graveurs romains dans la notation des sons propres au grec*.

² La période étudiée couvre les quatre premiers siècles de notre ère.

✉ Université de Liège; Centre Informatique de Philosophie et Lettres; Laboratoire d'Analyse Statistique des Langues Anciennes; 32, place du 20-Août; B-4000 Liège (Belgique).
Fax : + 32 41 23 25 45 et +32 41 66 57 02 E-mail : u0013a1@bliulg11

de graphie savante, l'autre (ou les autres) étant populaire(s). Ainsi, khi est transcrit par CH ou C, thêta par TH ou T, phi par PH ou P ou F, rho initial par RH ou R, upsilon par Y ou V ou I; l'aspiration initiale est écrite H ou n'est pas notée. Le second trait de cette notation est la nette prédominance, du moins pour les trois premiers siècles, du système savant sur le système populaire, comme le montre le tableau suivant, qui rassemble les pourcentages de chaque graphie pour chaque phonème, ainsi que les effectifs totaux³.

Tableau 1
Effectifs et proportions des graphies savantes et
populaires pour les phonèmes aspirés et upsilon

	khi	% CH	thêta	% TH	phi	% PH	asp. in.	% H	upsilon	% Y
I ^{er} s.	2 571,00	89,54	2 292,50	90,64	3 789,83	90,03	1 865,00	92,59	3 910,83	88,81
II ^e s.	1 649,50	91,16	1 365,83	91,59	2 018,83	83,97	1 268,83	91,37	2 578,33	91,89
III ^e s.	601,67	79,91	406,67	80,90	576,00	59,69	397,00	79,09	793,17	83,53
IV ^e s.	217,67	52,91	166,50	56,56	196,83	15,92	143,67	50,70	235,33	57,07

Aux I^{er} et II^e siècles, chaque graphie savante représente environ 90 % des occurrences, puis cette proportion se réduit à 80 % au III^e siècle et à environ 50 % au IV^e. Le phonème phi fait exception : dès le II^e siècle la part de la graphie savante se réduit davantage que celle des deux autres occlusives, en raison de l'expansion de la graphie F.

L'observation de ces proportions, jointe à d'autres évaluations quantitatives appliquées au même corpus, m'a amené à déterminer le statut de chacun des deux systèmes. Les graphies populaires reproduisent dans l'écriture l'imperfection de la prononciation latine confrontée à des phonèmes étrangers; elles procèdent d'une adaptation grossière; elles sont employées par des transpositeurs peu cultivés ou négligents. Les graphies savantes trouvent leur origine dans la classe plus cultivée de la société romaine; elles possédaient un statut de norme orthographique et se sont répandues dans les habitudes orthographiques du commun (et notamment des graveurs) sans que cet usage s'accompagne d'une prononciation correspondant à la valeur originelle des sons grecs. Neuf fois sur dix, un graveur écrivait TH, CH ou Y, mais il prononçait presque toujours [t] et [k], [u] ou [i].

³ La présence de décimales dans les effectifs s'explique par la répartition en siècles d'attestations dont les datations sont parfois moins précises : les effectifs des formes tirées d'inscriptions datées « I^{er}-II^e s. » ou « I^{er}-III^e s. » sont répartis de manière égale entre les siècles concernés.

La façon d'orthographier des sons étrangers au système phonologique latin n'est pas le seul aspect intéressant de la transcription de ces noms : leur flexion mérite également d'être étudiée. Sans entrer dans le détail, relevons que, dans la plupart des cas, le problème était résolu par une simple adaptation de la flexion grecque à la latine; ainsi, les deux premières déclinaisons grecques et latines se correspondaient suffisamment pour que l'adaptation soit quasi automatique : *Cassandra*, -ae, *Doryphorus*, -i, etc. De même, pour la troisième déclinaison, bien des finales et des flexions grecques pouvaient être adoptées ou adaptées : p. ex. *Isis*, gén. *Isidis*, dat. *Isidi*; *Eupolis*, -is, -i; *Soter*, -is, -i. Il reste que, pour d'autres cas, cette adaptation était moins simple.

L'un d'eux me paraît particulièrement intéressant : il s'agit de la finale -ων correspondant au nominatif d'un nombre important de noms de la troisième déclinaison. Cette finale présente, du point de vue de son adaptation latine telle qu'elle apparaît dans les inscriptions de Rome, plus d'un trait méritant d'être étudié⁴.

En premier lieu, on constate l'existence de deux solutions concurrentes, utilisées pour transcrire le nominatif -ων en latin, à savoir -o et -on. La première est une adaptation à la flexion latine : dès lors que les finales -ωνος et -ωνι trouvaient un correspondant naturel dans les latins -onis et -oni, la déclinaison d'un nom comme Ἀγάθων pouvait s'identifier complètement à celle du latin *legio*, et le nominatif de ce dernier mot fournissait une transcription convenable du grec. Partant, la même adaptation pouvait s'appliquer aux autres noms en -ων, même si leurs thèmes (-ον-, -ωντ-, -οντ-, -ουντ-) s'identifiaient moins bien au latin -o, -ōnis. La seconde solution, quant à elle, est une simple adoption, ou reproduction, de la finale grecque, que les graveurs se contentent de transcrire.

Le deuxième trait réside dans la proportion des attestations de chacune de ces deux finales -o et -on dans l'ensemble des nominatifs attestés dans les inscriptions latines de Rome. Le tableau 2 présente, pour les quatre premiers siècles de notre ère, les effectifs de chacune des deux graphies et leurs pourcentages. Tous les noms en -ων attestés au nominatif ont été pris en compte et regroupés, quel que fût leur thème.

Au 1^{er} siècle, la graphie latinisée -o est nettement prédominante (82 %); ce déséquilibre est hérité de la période républicaine, comme le montrent les chiffres

⁴ Ces noms en -ων présentent cinq types de thèmes différents : -ωνος (p. ex. Ἀγάθων, Σόλων), -ονος (p. ex. Ἀμφίων, Φιλήμων), -οντος (p. ex. Δράκων, Φλέγων), -ωντος (p. ex. Ξενοφῶν) et -ουντος (p. ex. Τελῶν). Dans les inscriptions latines de Rome, le consonantisme du thème des noms est, dans la grande majorité des cas, correctement noté (-onis pour -ωνος et -ονος, -ontis pour -οντος et -ωντος). Il arrive, toutefois, qu'un thème soit employé à la place de l'autre : p. ex. *Phaedonti* en *C.I.L.* VI 8888, *Draconi* en *C.I.L.* VI 4041. Le phénomène, qui est également attesté dans les textes grecs, est cependant assez rare.

Tableau 2

Effectifs et proportions des graphies en *-o* et en *-on* pour le nominatif $-\omega\nu$

	I ^{er} s.	%	II ^e s.	%	III ^e s.	%	IV ^e s.
<i>-o</i>	616,33	81,83	185,33	49,60	61,67	39,07	16,00
<i>-on</i>	136,83	18,17	188,33	50,40	96,17	60,93	22,33
Total	753,17		373,67		157,83		38,33

du I^{er} siècle av. J.-C. (non repris dans le tableau) : 67 formes en *-o* pour 2,5 en *-on*. À partir du II^e s., la première graphie perd de son importance, et dès le siècle suivant la graphie en *-on* est majoritaire (61 %).

Une première constatation s'impose : on ne peut établir un parallèle entre les graphies savantes transcrivant les phonèmes non latins évoqués plus haut et la finale *-on* notant le grec $-\omega\nu$. Une telle assimilation aurait pourtant été plausible, puisque, dans les deux cas, il s'agit d'une tentative de reproduire aussi fidèlement que possible des réalités linguistiques grecques : les graphies savantes rendent l'aspiration qui caractérise les trois occlusives grecques, alors que les graphies populaires la négligent complètement, en ne reproduisant qu'une prononciation latine imparfaite; de même, la finale *-on* correspond quasi fidèlement au nominatif grec (l'écriture latine ne distingue pas les voyelles longues et brèves), tandis que *-o* le latinise. En fait, la situation paraît inversée. Dans le cas des phonèmes, les graphies dont l'aspect est le plus grec (CH, etc.) perdent, après le II^e s., de leur prépondérance, tandis que, dès ce même siècle, la graphie hellénisante *-on* commence à l'emporter sur la graphie plus latine.

S'il faut attribuer, au I^{er} s., les différences de proportions observées dans les deux cas à un clivage de même origine, force est de conclure que, dans le couple *-o/-on*, c'est la seconde finale qui occupe la place de graphie populaire, la première étant celle qui était considérée comme correcte, ou élégante, et qui était reproduite par les graveurs peu cultivés, mais soucieux d'imiter l'usage de la classe bilingue. Mais cette hypothèse n'est pas suffisante, car elle ne tient pas compte de la régression de la finale *-o* au II^e s., au cours duquel, au contraire, les graphies savantes pour les aspirées se maintiennent à 90 % des occurrences.

Dans ma thèse de doctorat, j'explique la part croissante prise par les graphies populaires par le fait que la culture orthographique, la compétence et le souci de correction des transcrip-teurs (ouvriers d'officines de lapicide) ont dû se détériorer.

Faut-il, dès lors, supposer que c'est la finale *-o* qui était savante? On peut envisager, en effet, que l'usage populaire ait progressivement intégré la façon dont les individus d'origine grecque (esclaves, affranchis) déclinaient leurs propres noms et en prononçaient, notamment, le nominatif. Sans être,

à proprement parler, « populaire », la finale *-on*, bien qu'hellénisante, n'aurait donc pas une origine aussi prestigieuse que CH ou Y : elle n'aurait pas été héritée d'un usage scolaire ou cultivé.

Mais il n'est pas pour autant indispensable d'opposer les deux finales latines en termes de graphies savante et populaire. Rappelons que, dans le cas des phonèmes aspirés, seule la graphie populaire reproduisait la véritable prononciation des Latins : même lorsqu'ils écrivaient CH ou Y, les graveurs prononçaient [k] et [i] (ou [u]). Les deux graphies ne représentent pas deux prononciations différentes; leur opposition se situe sur un autre plan, celui de l'orthographe. En revanche, on ne peut envisager le même décalage entre graphie et prononciation dans le cas d'une finale flexionnelle : qu'il recourût aux formes *-o* ou *-on*, on doit supposer, sauf cas exceptionnel, que le graveur prononçait ce qu'il écrivait⁵.

Ces premières déductions semblent indiquer que les deux systèmes de graphies CH/C, etc., d'une part et *-o/-on* d'autre part, ne s'articulent pas de la même manière. Il convient toutefois, avant de conclure dans ce sens, d'effectuer une dernière évaluation, en distinguant, parmi les noms en -ων attestés au nominatif dans les inscriptions de Rome, ceux qui contiennent un phonème aspiré. Les tableaux suivants détaillent les effectifs des quelques classes utiles à la comparaison. Le tableau 3 donne les effectifs des nominatifs des noms en -ων ne contenant pas de phonème aspiré; dans le tableau 4 figurent ceux des noms en -ων dont l'aspirée est transcrite par une graphie savante; enfin le tableau 5 donne les effectifs des noms dont une graphie populaire transcrit l'aspirée. N'ont été pris en compte dans aucun des deux derniers tableaux : cinq noms dont l'aspirée a disparu de la pierre (p. ex. *Agathon*, C.I.L. VI 27726) et six noms contenant deux aspirées (une des deux aspirées au moins est transcrite au moyen d'une graphie savante : *Ecephro*, C.I.L. VI 33236; *Phaethon*, 19662; *Eliophon*, 28942; *Rhodanthion*, 25427; *Ephestion*, 29394; *Agathoferon*).

Tableau 3

Répartition des finales *-o* et *-on* dans les noms ne contenant aucune aspirée

	I ^{er} s.	%	II ^e s.	%	III ^e s.	%	IV ^e s.
<i>-o</i>	294,33	78,70	87,83	45,04	37,33	39,51	8,33
<i>-on</i>	79,67	21,30	107,17	54,96	57,17	60,49	16,33
Total	374,00		195,00		94,50		24,67

⁵ Le son *u* ne s'amouissant que dans des conditions très particulières (p. ex. *cosul*), on ne peut supposer un tel phénomène dans ce cas-ci.

Tableau 4
Répartition des finales *-o* et *-on* dans les noms contenant une aspirée transcrite par une graphie savante

	I ^{er} s.	%	II ^e s.	%	III ^e s.	%	IV ^e s.
<i>-o</i>	298,33	85,04	89,83	56,38	18,67		1,33
<i>-on</i>	52,50	14,96	69,50	43,62	28,33		0,83
Total	350,83		159,33		47,00		2,17

Tableau 5
Répartition des finales *-o* et *-on* dans les noms contenant une aspirée transcrite par une graphie populaire

	I ^{er} s.	%	II ^e s.	%	III ^e s.	%	IV ^e s.
<i>-o</i>	20,67		10,17		6,17		6,00
<i>-on</i>	1,67		8,67		8,67		5,17
Total	22,33		18,83		14,83		11,17

En regroupant les données des tableaux 3 et 5, on obtient les effectifs des noms ne contenant pas le signe distinctif des graphies savantes, à savoir la lettre H. En comparant ces effectifs avec l'autre groupe (tableau 4), au moyen du test de Pearson (χ^2), il est possible de déterminer dans quelle mesure la présence de ce signe et de ces graphies a pu induire les transcripteurs à recourir de manière préférentielle à l'une des deux finales concurrentes. Pour le I^{er} siècle, χ^2 vaut 3,907; pour le II^e 4,064; pour le III^e 0,000. Les effectifs et pourcentages sont repris au tableau 6.

Tableau 6

	<i>-o</i>	<i>-on</i>	Total	% <i>-o</i>	% <i>-on</i>
I ^{er} siècle					
Formes avec graphie savante	298,33	52,50	350,83	85,04	14,96
Formes sans graphie savante*	315,00	81,33	396,33	79,48	20,52
II ^e siècle					
Formes avec graphie savante	89,83	69,50	159,33	56,38	43,62
Formes sans graphie savante*	98,00	115,83	213,83	45,83	54,17
III ^e siècle					
Formes avec graphie savante	18,67	28,33	47,00	39,72	60,28
Formes sans graphie savante*	43,50	65,83	109,33	39,79	60,21

* C'est-à-dire sans aspirée ou avec graphie populaire.

Pour les deux premiers siècles, les χ^2 sont légèrement supérieurs au seuil de probabilité (3,841 pour un degré de liberté) au-delà duquel la répartition observée a des chances de ne pas être aléatoire. Les pourcentages révèlent que, dans l'usage d'une partie des graveurs romains, l'emploi d'une graphie savante pour une aspirée s'accompagnait de manière préférentielle du recours à la finale -o pour -ων. Cette tendance, plus marquée au II^e siècle qu'au I^{er}, disparaît complètement au III^e, où aucune différence ne se manifeste⁶.

Cette légère solidarité entre les graphies en H et la finale -o semble indiquer que celle-ci revêtait peut-être, malgré nos premières déductions, un certain caractère savant, ou correct, et qu'elle s'opposait à ce titre aussi à la graphie en -on. Le fait que la tendance s'accroît au II^e siècle, malgré la part croissante qu'y prend la finale -on, confirme cette hypothèse : moins prépondérante, la finale -o résiste davantage à sa concurrente quand le graveur est amené à noter un phonème aspiré et qu'il le note correctement.

Au III^e siècle, deux évolutions cumulent leurs effets : les graphies savantes perdent de leur importance, tout comme la finale en -o ; les unes et l'autre cessent progressivement de représenter la norme orthographique.

En conclusion, le phénomène auquel je me suis attaché ici montre à lui seul qu'en étudiant la façon dont les noms grecs sont transcrits dans les inscriptions latines, on ne peut ni appliquer au phonétisme et à la flexion des méthodes identiques, ni formuler automatiquement les mêmes hypothèses à leur sujet. Avant d'aborder l'éventuelle interaction de ces deux aspects de la transcription, il importe de déterminer par des voies indépendantes la nature exacte de chaque solution graphique ou morphologique, son statut, sa place dans un système. À ce titre, on a vu que la flexion ressortit fondamentalement au domaine de la parole, tandis que, dans bien des cas, la notation des phonèmes n'est essentiellement qu'une question d'« orthographe » fonctionnant de manière parallèle au phonétisme, mais indépendante⁷.

⁶ Les effectifs du IV^e siècle sont trop faibles pour se prêter utilement au test statistique.

⁷ Ces principes et ces conclusions pourraient être appliqués, par exemple, à l'étude de ce qu'on appelle la « *declinatio graeca* », à savoir les désinences hellénisantes dont sont affectés certains noms grecs (ou même latins), à côté de désinences latines : p. ex., gén. *Hermetis* à côté de *Hermae*, *Nicenis* et *Nicetis* à côté de *Nicae*.